

LAME DE L'IRAN

PAR

LE D' GEORGES CONTENAU
J. DUCHESNE-GUILLEMIN
ROMAN GHIRSHMAN
M Y. GODARD
RENÉ GROUSSET
P. N. KHANLARI
HENRI MASSÉ
LOUIS MASSIGNON
JAN RYPKA
RASHID YASSEMI

Préface de
DARYUSH SHAYEGAN

Contribution de
HENRY CORBIN

ALBIN MICHEL

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| Préface de Daryush SHAYEGAN..... | 9 |
| Henry CORBIN — <i>L'Iran, patrie des philosophes et des poètes</i> | 25 |
| I. René GROUSSET — <i>L'âme de l'Iran et l'humanisme</i> | 33 |
| II. J. DUCHESNE-GUILLEMIN — <i>L'originalité de Zoroastre</i> | 41 |
| III. Louis MASSIGNON — <i>Les penseurs iraniens et l'essor de la civilisation arabe</i> | 67 |
| IV. Jan RYKA — <i>Dans l'intimité d'un mystique iranien</i> | 91 |
| V. Jan RYPKA — <i>Les sept princesses de Nizâmî</i> | 113 |
| VI. P. N. KHANLARI — <i>Hafiz de Chiraz</i> | 141 |
| VII. Henri MASSÉ — <i>Les versions persanes des contes d'animaux</i> | 169 |
| VIII. Rashid YASSEMI — <i>La poésie iranienne contemporaine</i> | 193 |
| IX. Y. GODARD — <i>L'aventureux art scythe</i> | 219 |
| X. Georges CONTENAU — <i>Statues élamites d'époque parthe</i> | 227 |
| XI. Roman GHIRSHMAN — <i>Les fouilles de Suse</i> | 247 |
| XII. René GROUSSET — <i>L'archéologie iranienne</i> | 255 |

Première édition :

© Éditions Albin Michel, 1951

*Nouvelle édition précédée
d'une préface de D. Shayegan
et d'un texte de Henry Corbin :*

© Éditions Albin Michel S.A., 1990
22, rue Huyghens, 75014 Paris

Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit — photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre — sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-226-03953-8

(

L'IRAN, PATRIE DES PHILOSOPHES
ET DES **POETES**

PAR HENRY CORBIN

Celui qui reprend terre en Occident pour quelques semaines et voudrait communiquer un peu de sa ferveur pour l'univers spirituel iranien, éprouve une certaine crainte qui freine son exposé. On n'ose pénétrer au coeur du sujet, à moins de savoir l'interlocuteur en possession d'un réseau de références historiques et géographiques assez fort pour tendre la perspective intérieure où doivent se projeter les images et les problèmes. Et l'on voudrait pourtant éveiller d'emblée l'intérêt pour la situation spirituelle de cet aimable peuple, qui n'a jamais abdiqué sa vocation d'être un peuple de penseurs et de poètes. Faire saisir comment s'entremêlent le moderne et le traditionnel dans sa culture millénaire si lointaine de nous dans l'espace, si proche par son âme. Tant de concepts religieux dont n'a cessé de vivre notre Occident ont été enseignés quelque neuf siècles avant notre ère par Zarathoustra, le prophète des Aryens, le héraut du Dieu-Sagesse, du monde des Archanges et de la Transfiguration finale du monde. Il y a même difficulté à schématiser l'enquête possible : ceux que nous appelions hier les Persans, aujourd'hui plus justement les Iraniens (parce que

la Perse n'est qu'une province au sud-ouest du monde iranien, celle de Shîrâz et de Persépolis), ont eu le privilège de rester un peuple d'individus : il est rare d'interroger deux amis iraniens sur un problème et d'obtenir deux fois la même réponse. Sans doute les immenses distances du haut plateau (près de quatre fois la superficie de la France) ont-elles été jusqu'ici un heureux obstacle à la diffusion de ces slogans de tout genre, qui ont perpétré dans notre monde l'abolition des consciences. Ce sont simplement quelques notations rhapsodiques que l'on voudrait enregistrer ici.

S'il est vrai que dès toujours la théologie de l'Iran a été une théologie de la Lumière, il y a réellement là-bas conjugaison de la théologie et du ciel. La lumière qui effuse sur le haut plateau, lumière solaire des jours et lumière stellaire des nuits, est une matière à l'état le plus subtil parfaitement sublimé, la matière immatérielle des mystiques, dans laquelle l'imagination métaphysique peut modeler ses rêves.

Lorsque par la route traditionnelle qui, venant de Bagdad, ascensionne la haute chaîne du Zagreus et passe par Hamadan (l'Écbatane des Mèdes, patrie du père de Mani, le prophète du ^{III} siècle), nous débouchons sur le plateau de Téhéran (à 1 200 mètres), nous gardons à notre gauche vers le nord, barrant l'accès à la mer Caspienne, cette autre chaîne dont le sommet est le Demâvend (6 000 mètres), lieu de tant de scènes mythiques, membre éminent de la plus belle famille des montagnes, celle des volcans éteints. Où que nous nous promenions dans Téhéran, notre horizon sera toujours ce cercle de montagnes. Moins une limitation qu'une invite répétée pour le regard clairvoyant. Le haut rempart de neige pendant l'hiver, le roc dénudé pendant les étés brûlants, s'empourpre aux crépuscules du matin et du soir de lueurs préfigurant dans l'âme l'attente de l'allégresse finale.

Téhéran est une capitale relativement jeune, bien qu'à ses

portes se trouvent les restes de Rhagès, la séculaire cité des mages, vers laquelle l'ange guida le jeune Tobie. C'est seulement au ^{XVII} siècle qu'avec l'avènement de la dynastie Qajar, Téhéran succède comme capitale à la très antique et prestigieuse Ispahan. Mais c'est au dernier grand souverain de l'Iran, Rezâ Shâh Pahlavî, qu'elle doit son aspect de grande ville moderne. Grandes avenues plantées d'arbres, maisons dépassant rarement un ou deux étages : on s'y trouve toujours en plein ciel. A l'orée de la magnifique promenade qui la borde au nord d'un seul jet de dix kilomètres, nous accueillent les très modernes facultés de droit et de médecine, neufs guidant la progression de la ville en marche vers la montagne. Mais c'est au cœur même de la ville, par des avenues aux noms prestigieux de poètes, que nous trouvons les facultés des lettres et des sciences et la faculté de théologie. Celle-ci, la plus belle peut-être entre toutes les facultés de théologie qui soient au monde : imitant un célèbre monument d'Ispahan, jardins de cyprès et de saules, pièces d'eaux, hautes parois célestes de briques émaillées, et tout alentour niches et pleins d'ombres où des étudiants accroupis consomment d'énormes livres. Un peu d'étonnement peut-être, lorsque le chercheur venu de loin pénètre parmi eux ; sympathie déjà naissante après quelques séances à la bibliothèque. Et puis, ce sont toutes les bibliothèques qu'il faudrait nommer : **Bibliothèque du Parlement, Bibliothèque nationale, Bibliothèque Malek dans le vieux pittoresque bazar**, toutes dont les jeunes directeurs ou conservateurs ont tant d'inépuisable obligeance.

Car l'on a écrit et l'on continue d'écrire beaucoup. Mais tous les écrits de sciences traditionnelles ne se découvrent pas si facilement. Au fond se discerne une très haute conception du savoir et de la sagesse : c'est un bien qui se transmet par voie d'initiation personnelle, ce n'est pas une marchandise livrable dans le commerce à tout venant. Il faut aller vers celui qui sait : savourer l'intimité d'un intérieur

iranien, tapis épais, parois nues aux petites niches surchargées de manuscrits. Et dans le secret des jardins, par les soirs d'été, au bord de canaux en miniature que suivent dans leurs fantaisies les doubles cortèges d'arbustes qui gardent leurs rives, avoir écouté la longue modulation d'un poème, soutenue par une musique si douce que seule l'oreille du cœur la perçoit, sans fin, parce qu'elle ne se résout jamais qu'en un sanglot contenu, celui d'une nostalgie d'autant plus inguérissable qu'elle est si sûre de son objet. Jardins, tapis, céramiques, peintures des manuscrits en pleines pages, le même grand rêve inlassablement répété dans un miroir où la pensée se rassemble, dans un espace où elle puisse s'identifier à son objet. Miroir qui, à travers les palingénésies, reflète encore le paysage de gloire décrit par la cosmogonie mazdéenne au matin des mondes : le concept même du Jardin céleste, du « paradis ».

Ce sont des villes entières qui ont présenté ce miroir à l'âme iranienne : l'Ispahan des Safavides, verte lumière des jardins et des coupoles, rêve de frêle grandeur hiératique. Plus au sud, à mille kilomètres de Téhéran, la cité des Achéménides, Persépolis aux ruines pathétiques. Après une nuit passée dans ce qui fut le palais de la reine d'Artaxerxès, au pied des tombeaux des Grands Rois, oh ! combien suspects de mauvaise propagande apparaissent les textes classiques dont on sature nos enfances en Occident.

Du sud au nord, s'est joué à travers les siècles le drame du pays aryen. Car une vision complète exige que l'on quitte un moment les hautes vallées ascétiques, pour atteindre aux rives de la toute verte Caspienne, la grande fête de l'exubérance végétale. Mais nous aurons alors franchi le haut asile de l'Alborz. Dans ces régions, la chevalerie iranienne résista encore aux conquérants arabes pendant des siècles qui donnèrent au plus extraordinaire phénomène religieux le temps d'advenir : lentement, par l'interférence d'aspirations multiples et complexes, manifestes à la claire

conscience de quelques-uns, le shî'isme iranien assumait l'annonciation islamique dans le dévouement aux sacrosaints Imâms.

Peut-être avons-nous évoqué ainsi les hautes figures de chaque cycle : de Zarathoustra à Yazdagard III, le roi martyr, dernier des Sassanides (vu^e siècle), jusqu'à Shâh Esmaël, le jeune roi héros de quatorze ans (XVI^e siècle).

Comment se fait-il que nous connaissions en Occident presque exclusivement l'Islam sunnite ? C'est un lieu commun de dire qu'avec Averroès (XII^e siècle) la philosophie y arrive à son terme. Peut-être bien. Mais on oublie ce qui se passe au versant oriental du monde islamique, la renaissance inaugurée par un Sohrevardî et un Afzal Kâshânî. Et puis, comment se fait-il que ce soit dans l'Ispahan shî'ite des Safavides au XVI^e siècle que nous voyions reparaître une force spéculative prodigieuse, produisant avec un Mîr Dâmâd et un Mollâ Sadrâ des synthèses comparables à celles d'un Hegel ou d'un Schelling ? Il faudra beaucoup de travail encore avant de répondre à cette question. Les grands motifs qui alimentent dès toujours la théologie iranienne restent l'Épiphanie divine et la parousie. Épiphanie divine dans la beauté humaine, transfigurante de l'Éros qui est tout le secret du soufisme iranien. De là ces immenses épopées mystiques qui, du XII^e au XIX^e siècle, d'un Farîdoddîn Attâr à Safi `Alîshâh, chantent en paraboles subtiles la divinisation.

Mais tout cela, grands systèmes et vastes épopées, est resté absent de nos schémas du monde. Pourtant il n'est peut-être pas un seul motif, de Tristan à l'amour cathare, de Boehme à Swedenborg, dont l'étude ne puisse être menée en parallèle avec son correspondant iranien, et pour cause. Mais pour y parvenir, il reste une masse imposante de manuscrits à étudier et à éditer. Ce sera l'une des grandes tâches de l'Institut franco-iranien qui va s'ouvrir à Téhéran.

(

L'ÂME DE L'IRAN

Alors seulement, nous aurons l'espoir de comprendre l'âme profonde de l'Iran et ses actuels problèmes ; nous pourrons, avec l'aide de nos amis iraniens, perpétuer et rendre communicable ce que nous aimons ensemble. Et l'immense richesse gardée en réserve par les penseurs d'Iran pourra-t-elle être un contrepoids aux espérances disparues, faussées ou altérées.

Henry CORBIN
octobre 1946

I

L'ÂME DE L'IRAN ET L'HUMANISME